

Echos du Festival

Neuchâtel International Fantastic Film Festival (NIFFF)

1- 9 juillet 2011

Photo : Détail de l'affiche de la 11^e édition (*Supero CH*, Jennifer Sunier et Samuel Perroud)



Mon NIFFF :

Compétition (COMP)(9/12) :

Griff the Invisible, Leon Ford, Australie 2010, 1h30 (p. 12)

Stake Land, Jim Mickle, USA 2010, 1h38 (p. 4)

Sint/Saint, Dick Maas, Pays-Bas 2010, 1h25 (p. 8)

Todos tus Muertos, Carlos Moreno, Colombie 2011, 1h28 (P. 4)

Wake Wood, David Keating, Royaume-Uni 2011, 1h31 (p. 11)

Urban Explorer, Andy Fetscher, Allemagne 2011, 1h28 (p. 13)

The Caller, Matthew Parkhill, Puerto Rico 2011, 1h30 (p. 8)

The Violent Kind, Butcher Brothers, USA 2010, 1h33 (p. 9)

Insidious, James Wan, USA 2010, 1h42 (p. 9)

Trolljegeren/Trollhunter, André Øvredal, Norvège 2010, 1h30 (p. 8)

New Cinema from Asia (NEW ASIA) (2/8) :

Bu-dang-geo-rae/The Unjust, Ryoo Seung-Wan, Corée du Sud 2010, 1h59 (p. 7)

In See Deeng /Red Eagle, Wisit Sasanatieng, Thaïlande 2010, 2h10 (p. 11)

Koi No Tsumi/Guilty of Romance, Sion Sono, Japon 2011, 1h41 (p. 6)

11^e NIFFF : CITIUS ALTIUS FORTIUS

Fondé en 2000, le **Neuchâtel International Fantastic Film Festival NIFFF** pourrait bientôt disputer au Festival de Locarno sa définition du "plus grand des petits Festivals".

Pas moins d'une douzaine de sections (vous en trouverez le détail sur le site <http://www.niff.ch>), des rencontres avec des cinéastes, vidéastes, écrivains, producteurs, acteurs, etc. : 9 jours entiers de délire visuel (contre 8 en 2010 et 6 en 2009) ! Une capacité d'accueil globale augmentée (et impressionnante) : 3 salles au cinéma Apollo (700 places), 2 salles au Théâtre du Passage (540 places), 1 salle au Rex (290 places) et une nouvelle salle au Temple du Bas (600 places).

La lingua franca du NIFFF étant l'anglais, les nouvelles sections ont un intitulé anglais. *Films of the Third Kind* présente en première vision suisse des films nouveaux, tous genres confondus. *Ultra Movies* décline des grands moments du cinéma de genre, des oeuvres

et oeuvres décalées et violentes, présentées sur le coup de minuit. La section *Just A Film* se compose de films "gore" destinés à mettre sensibilité et nerfs à rude épreuve, tout en rappelant que "ce n'est que du cinéma" (it's just a film). Ce programme rend un hommage tout particulier au cinéaste américain Herschell Gordon Lewis, sous l'impulsion duquel est né en 1963 le néologisme "gore", genre qui a gagné par la suite ses lettres de noblesse sous l'impulsion de cinéastes tels que Lucio Fulci, William Lustig, David Cronenberg, Sam Raimi ou autres Peter Jackson dès les années 1980.

Il n'y a pas UNE ligne au NIFFF, le festival couvre une variété de genres, de provenances, de thématiques. Chacun peut y assouvir sa soif cinéphilique, jeunes et moins jeunes se pressent à ce rendez-vous estival convivial et dynamique. Diversité est le mot d'ordre. C'est ce qui nous y attire année après année !

Les Prix ? Des Méliès et des Narcisses. Vous saurez tout sur le palmarès en consultant le site <http://www.niff.ch>.

Mon NIFFF (suite) :

Ultra Movies (7/9) :

Hobo with a Shotgun, Jason Eisener, Canada 2011, 1h26 (p. 13)

Les Nuits Rouges du Bourreau de Jade, Julien Carbon & Laurent Courtiaud, Hong-Kong 2009, 1h38 (p. 7)

Kommandor Treholt & Ninjatropen/Norwegian Ninja, Thomas Cappelen Malling, Norvège 2010, 1h17 (p. 6)

Secuestrados, Miguel Vivas, Espagne 2010, 1h22 (p. 5)

Nintama Rantarô/Ninja Kids!!!, Takashi Miike, Japon 2011, 1h40 (p. 12)

Films of the Third Kind (9/9) :

Good Neighbors, Jacob Tierney, Canada 2010, 1h40 (p. 5)

Balada Triste de Trompeta, Alex de la Iglesia, Espagne 2010, 1h47 (p. 6)

Di renjie zhi tongtian diguo/ Detective Dee and the Mystery of the Phantom Flame, Hark Tsui, Hong-Kong 2010, 2h03 (p. 7)

Super, James Gunn, USA 2010, 1h36 (p. 12)

The Murderer (The Yellow Sea), Hong-Jin Na, Corée du Sud 2010, 2h37 (p. 7)

Ironclad, Jonathan English, Royaume-Uni, 2009, 2h01 (p. 3)

Jane Eyre, Cary Fukunaga, Royaume-Uni 2011, 2h (p. 2)

Wasted on the Young, Ben C. Lucas, Australie 2010, 1h37 (p. 6)

We need to talk about Kevin, Lynne Ramsay, Royaume-Uni et Etats-Unis 2011, 1h50 (p. 10)

From Russia with Screams (3/7) :

Yulenka, Aleksandr Strizhenov, Fédération de Russie 2009, 1h37 (p. 10)

Prince Yaroslav, Dmitry Kokobkin, Russie 2010, 1h39 (p. 3)

Classification subjective allant des films "grand public" aux films "à vos risques et périls" ... Cotations : 1* (à éviter) à 5***** (excellent)

Le terme cinéma de genre désigne les films qui ne sont pas a priori choisis par le public pour leur réalisateur ou leur distribution mais pour le genre auquel ils appartiennent. Cinéma de genre est souvent synonyme de cinéma d'exploitation même s'il arrive que des auteurs transcendent les conventions d'un genre. (voir le site qui liste les principaux genres de films ou films de genre). Le genre est dépendant du scénario, de la thématique abordée. On peut définir des catégories, sous-catégories, etc.

J'avoue qu'il est peu de films dans ceux commentés ci-après dont j'oserais recommander sans autre la vision à des enseignants et leurs classes. Mais aussi étrange que cela paraisse, je tiens à rappeler que les films de genre se veulent "visions de société", et qu'à ce titre, ils méritent une certaine attention. Les notes correspondant au degré de satisfaction éprouvé par votre dévouée, et non à l'éventuelle valeur pédagogique des titres concernés. Donc, à vos marques et à vous de décider, en espérant que ces petits résumés critiques vous y aideront !

A. HISTOIRE D'AMOUR :

Jane Eyre, Cary Fukunaga, Royaume-Uni 2011, 2h (**Third Kind**)



préférées à ce jour sont celles de Robert Stevenson (USA 1944)

avec Orson Welles et Joan Fontaine, et celle d'Alfred Hitchcock, **Rebecca**, d'après Daphné du Maurier, (également avec Joan Fontaine, face à Laurence Olivier) mais directement inspiré du roman de Charlotte Brontë. Le film de Fukunaga a tout pour plaire, un casting d'enfer (Mia Wasikowska, Sally Hawkins, Jamie Bell, et surtout, Mesdames, l'irrésistible Michael Fassbender dans le rôle de l'arrogant et cynique Mr Rochester), des décors et des dialogues parfaits. Mais le scénario m'a paru déséquilibré. Trop elliptique la première partie : les dures années d'enfance, d'adolescence et de formation spartiate dans un internat aux méthodes sévères voire sadiques et dans lequel les élèves sont décimés par les maladies, le manque de soins et d'hygiène, et même la faim. Dans la deuxième partie, le séjour à Thornhill, Rochester baisse trop vite sa garde, et il semble se déclarer deux fois, avant d'être convaincu publiquement de tentative de bigamie. La troisième partie, le changement de fortune de Jane, est aussi elliptique, mais on s'est fait à l'idée que tout ne nous sera pas montré. Les heurs et malheurs de Jane Eyre revisités par Fukunaga : une consommation dévotement à désirer ! (Note 4****)

Hideaways, Agnès Merlet, Irlande 2011, 1h35 (**film d'ouverture**)

Dans la famille Furlong, une malédiction frappe les mâles, qui, dans des moments d'intense émotion, sont saisis de cécité ou investis du pouvoir de provoquer une coupure totale d'électricité, voire de semer la mort alentour. C'est cette dernière malédiction qui pèse sur James : les gens comme la nature se meurent autour de lui. Ce qui va faire de lui un ostracisé, jusqu'au jour où Mae West (sic), une jeune fille atteinte d'un cancer incurable surgit dans son existence solitaire. La malédiction semble soudain se muter en promesse de vie. Le titre, **Hideaways**, définit l'essence même de James Furlong : il doit se ca-

Mon NIFFF (suite et fin) :

Just a film (6/27) :

Street Trash, Jim Muro, USA 1987, 1h31 (p. 14)

Driller Killer, Abel Ferrara, USA 1979, 1h36 (p. 14)

Mo/The Boxer's Omen, Chih-Hung Kuei, Hong-Kong 1983, 1h45 (p. 9)

Herschell Gordon Lewis : the Godfather of Gore, Jimmy Maslon & Frank Henenloter, USA 2010, 1h46 (p. 12)

La Maschera del Demonio, Mario Bava, Italie 1960, 1h27 (p. 11)

Maniac, William Lustig, USA 1980, 1h27 (p. 14)

Alucarda, the Daughter of Darkness, Juan Lopez Moctezuma, Mexique 1978, 1h25 (p. 11)

Homage to Jack Ketchum

(3/3) :

Offspring, Andrew Van den Houten, Canada 2009, 1h20 (p. 13)

The Girl Next Door, Gregory Wilson, USA 2007, 1h31 (p. 4)

Carte Blanche (1/3) :

Mil Gritos tiene la Noche/Pieces, Juan Piquer Simon, USA 1982, 1h27 (p. 13)

Film d'ouverture :

Hideaways, Agnès Merlet, Irlande 2011, 1h35 (p. 2)



cher, il ne peut faire partie d'un groupe. Les membres de sa famille qui meurent, à cause de lui, les élèves de l'institution où il est enfermé, qui tombent comme des mouches après l'avoir ostracisé et maltraité, tous le rejettent. Il doit choisir la solitude. James vit sans aimer la vie, et il va rencontrer Mae qui se meurt alors qu'elle adore vivre.



Rachel Hurd-Wood (Mae West) et Harry Treadaway (James)

L'intrigue est sombre, déprimante et magnifique à la fois, et l'union momentanée de ces deux êtres maltraités par le sort ne finit pas dans la joie, mais nous propose une émotion pleine d'optimisme. (Note 3***)

B. FILMS HISTORIQUES :

Ironclad, Jonathan English, Royaume-Uni, 2009, 2h01 (**Third Kind**)

XIIIe siècle en Angleterre : Richard Coeur-de-Lion est mort en 1199, son frère Jean (sans Terre) lui a succédé. Contesté durant les 17 ans de son règne, le Roi Jean signe contre son gré la Magna Charta en 1215, avec la ferme intention de ne pas respecter les droits qu'il y accorde à son peuple et de réduire toute résistance dans un bain de sang. Depuis, l'histoire a revu son portrait du Roi Jean et en donne une version beaucoup plus positive. Mais Jonathan English a choisi de présenter un fourbe sanguinaire, bien décidé à noyer dans le sang ceux qui s'opposent à lui, pour notre plus grand plaisir d'ailleurs! Ici, une poignée de rebelles (une vingtaine d'hommes d'armes expérimentés et vaillants) tentent

d'arrêter, depuis le Fort stratégique de Rochester, la marche des mercenaires sanguinaires de Jean à la reconquête du pouvoir. Le film s'achève, en 1216, par le débarquement de Louis de France, futur Louis VIII le Lion (fils de Philippe-Auguste) qui va mettre Jean en fuite. Il ne faut pas trop chercher la véracité historique. Mieux vaut rire de et avec Giamatti (King John) qui s'en donne à coeur joie dans la peau du vilain Jean, et apprécier cet assaut du Fort comme une sorte de bataille d'Alamo. Un aspect du film est parfaitement crédible : les affrontements entre les deux camps et les armes et machines de guerre. À grand renfort de balistes, catapultes, béliers, arcs, arbalètes, tours de siège, trébuchets, bombardes, construction de sapes dans lesquelles on parque des porcs auxquels on boute le feu... assiégeants et assiégés se déciment. Une approche très convaincante, à défaut de très exacte, de l'armement médiéval ! (Note 3***)

Prince Yaroslav, Dmitry Kokobkin, Russie 2010, 1h39 (**From Russia with Screams**)

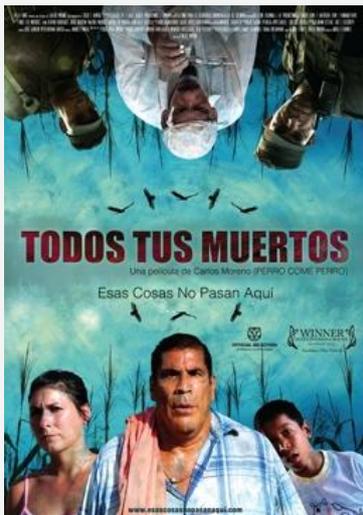
On l'a nommé Yaroslav le Sage, et c'est bien dans ce sens que l'interprète du rôle-titre (l'acteur russe Aleksandr Ivashkevich) l'a défendu à Neuchâtel. Il a parlé du sage, du saint, de la sérénité du lieu où a vécu le Prince Yaroslav (978-1054) et où le film fut tourné. Il a voulu nous convaincre que la vraie foi imprègne le lieu et tous ceux qui y ont séjourné. Et on n'a



rien appris ni sur le réalisateur, ni sur les interprètes ni sur le tournage du film... Grande figure de la Russie médiévale, Vladimir Ier le Grand (958-1015), "Soleil Rouge", père de Yaroslav, est considéré



L'horrible Tante Ruth (Blanche Baker) dans **The Girl Next Door**



comme l'un des fondateurs de la "Sainte Russie". Lui et ses fils ont oeuvré à établir la paix entre les tribus et propager la foi chrétienne. Yaroslav n'a pas été canonisé comme son père, mais il n'en reste pas moins un grand rassembleur, si l'on en croit le film. La ville de Yaroslavl, sise au bord de la Volga, doit son nom à ce souverain. C'est sur les lieux mêmes où il avait vaincu un puissant ours presque à mains nues que fut bâtie la cité : un ours dressé brandissant une hallebarde orne les armoiries de la ville. Que dire de l'intrigue ? On a un peu tendance à confondre les divers méchants, tous vêtus de peaux de bêtes et la peau pas bien nette ... Le Prince est grand et beau, calme et terne, mais c'est un vrai plaisir d'entendre des dialogues en russe et de se plonger dans un passé russe que la Hollywood des épopées romaines à la Quo Vadis ou Ben-Hur ne renierait pas ... (Note 3***)

C. VISION SOCIO-POLITIQUE :

The Girl Next Door, Gregory Wilson, USA 2007, 1h31 (**Homage to Jack Ketchum**)

Gregory Wilson a adapté pour l'écran le roman homonyme de Jack Ketchum, publié en 1989, sur l'histoire vraie du meurtre de Sylvia Likens. Le drame se déroule dans les années 1950, dans une banlieue paisible et propre, où vit une divorcée, mère de trois garçons, et parente d'accueil pour ses deux nièces dont les parents sont morts dans un accident. Ruth attire chez elle les enfants du voisinage en leur offrant sa maison comme terrain de jeu. Pas d'interdit chez elle, bière et cigarettes à profusion. Elle prend rapidement en grippe les deux orphelins, surtout l'aînée, et l'offre aux insultes, sévices et abus sexuels de la petite bande qu'elle encourage à maltraiter cette "traînée" qui ne mérite, dit-elle, rien de mieux. La jeune fille mourra sous les tortures. Wilson nous laisse imaginer le pire, sans nous le

montrer précisément. La cave de la maison étouffe les cris de souffrance et le secret reste bien gardé par les bourreaux. Long voyage en enfer pour les protagonistes, et pour les spectateurs. La tragédie de Sylvia Likens a été aussi racontée dans **An American Crime** (USA 2007) de Tommy O'Haver. Ce film vous hante et vous questionne sur votre aveuglement, votre passivité, votre responsabilité. Dans une société où trop souvent on n'ose se mêler des affaires des autres. Le malaise ressenti est tel que rien ne pourrait inciter à revoir ce film, ou à le recommander. Mais c'est justement cet horrible malaise qui démontre la force du film. (Note 5*****)

Todos tus Muertos, Carlos Moreno, Colombie 2011, 1h28 (**COMPETITION**)

Abus de pouvoir, corruption, collusion entre politique et police, laxisme, impuissance et vulnérabilité des petites gens, toutes les facettes de l'injustice sociale sont stigmatisées dans ce conte sociopolitique aux accents fantastiques. Le rythme est lent, le récit de cette famille paysanne face aux cadavres amoncelés de victimes d'un massacre est prégnant. Les morts se relèvent parfois, certains ouvrent les yeux, jamais ils ne s'expriment. Le dialogue est réduit à sa plus simple expression, l'atmosphère est lourde, menaçante. On peut se demander pourquoi le film commence et s'achève sur l'image du vieux mari bigleux faisant violemment l'amour à sa jeune femme, sous leur moustiquaire ... et pourquoi, justement, ce personnage est atteint de strabisme. (Note 4****)

Stake Land, Jim Mickle, USA 2010, 1h38 (**COMPETITION**)
Mention spéciale du Jury International de Neuchâtel

L'Amérique est en proie au chaos total : une épidémie a décimé le pays, les villes sont dévastées et désertées, les vivres manquent. N'ont survécu que quelques indi-



vidus isolés, dont Martin, un adolescent orphelin et "Mister", une puissante figure de père, qui entreprennent un périlleux voyage vers le Nord, le Canada, rebaptisé "New Eden" (mais on sait bien qu'Adam et Eve furent chassés du Jardin d'Eden...), sur des routes infestées de vampires, zombies, et redoutables fanatiques religieux (qui affirment que Dieu a ainsi puni l'humanité). Un *road movie* post-apocalyptique qui rappelle **The Road** de John Hillcoat (USA 2009). Le monde est gris, agonisant, la palette des couleurs va du gris au brun, un univers pourrissant qui ne va peut-être plus jamais se régénérer. Dans cet environnement où la vie est "at stake" (en jeu) et où l'on survit grâce au "stake" (le pieu, l'arme ultime pour combattre les vampires), chaque victoire est une victoire à la Pyrrhus, à perte de vue tout n'est que menace et désolation. Une vision totalement désenchantée qui incrimine particulièrement la religion (il y a une nonne catholique décente dans le film, mais elle ne fait pas le poids face au chef religieux extrémiste et ses fidèles). La publicité du film aux Etats-Unis utilisait le slogan : "**Stake Land : Christians not Welcome !**" (Note 4****)

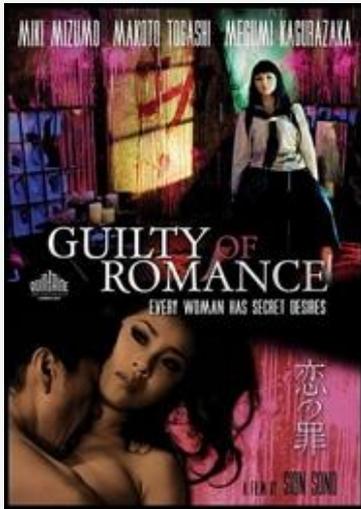
Secuestrados, Miguel Vivas, Espagne 2010, 1h22 (**Ultra Movies**)

Un huis clos terrifiant sur une famille madrilène aisée (le père, la mère et leur fille Isa) prise en otage par trois malfrats cagoulés, dans leur propre maison. Tandis que le père est contraint par l'un des hommes d'aller prélever un maximum d'argent au distributeur de billets, la tension escalade entre les deux femmes et leurs geôliers. Éclats de violence se succèdent, les femmes hurlent et geignent quand elles ne sont pas muselées, et étonnamment, on est presque soulagé quand l'un des voyous met brutalement fin aux sanglots de la fille ! **Secuestrados** ne réinvente pas le genre, mais il fait preuve d'une certaine

originalité : avec sa première séquence dans laquelle un homme ligoté et au visage enfiévré dans un sac en plastique est recueilli par des passants, ou celle où le plus brutal des trois assaillants s'assied pratiquement sur les femmes entravées pour suivre une émission de sports à la TV. Miguel Vivas réussit à donner une certaine densité psychologique aux personnages, et insuffler aux spectateurs une angoisse tangible devant le constat de vulnérabilité de quidams face à des agresseurs qui ne connaissent que leurs envies et leur pouvoir. (Note 3***)

Good Neighbors, Jacob Tierney, Canada 2010, 1h40 (**Third Kind**)

Un jeune enseignant emménage à Montréal dans les années 1990, plus précisément en 1995, au moment où un référendum appelle à la scission entre les parties française et anglaise. Contexte politique qui ne joue d'ailleurs pas de rôle par la suite, une fois qu'il est expliqué. Le nouvel arrivé se lie bientôt avec deux autres jeunes locataires pourtant assez misanthropes : Spencer, confiné à une chaise roulante suite à un accident et fasciné par ses poisons et Louise, une jolie serveuse qui n'a d'yeux que pour ses chats. Un tueur en série rôde, les chats sont empoisonnés, les 3 personnages vont se révéler différents de ce que l'on croyait. Thriller en huis clos porté par trois interprètes un peu ternes, plus typés que caractérisés psychologiquement. Aucun des trois n'est vraiment innocent, l'intrigue est fortement amorale, c'est peut-être le point le plus intéressant du film. Quelques scènes horribles de violence nous laissent pantois et elles ne sont pas toutes l'oeuvre du serial killer. Présenté comme une "comédie noire", **Good Neighbors** semblait promettre une critique sociale. Et bien non, le film ne développe pas vraiment les points qu'il prétendait critiquer et peine également à gagner des galons de "comédie décalée". (Note 3***)



Darren (Oliver Ackland) dans *Wasted on the Young*



Koi No Tsumi/Guilty of Romance, Sion Sono, Japon 2011, 1h41 (NEW ASIA)

Le film s'ouvre comme un thriller : la police est appelée dans un "Love Hotel", sur les lieux d'un crime sordide : la tête, les bras et les jambes du cadavre manquent. Puis on enchaîne sur le quotidien figé d'un jeune couple, un écrivain et sa femme au foyer, avant que ne se déchaînent les rencontres, passions, mensonges et drames liés au commerce du sexe. On repense à *Belle de Jour* (France, 1967) de Luis Buñuel, mais ici, on a une constante référence à Kafka et "The Castle", dans lequel nul ne peut pénétrer. Je ne suis pas sûre que cela amène grand-chose au propos. Outre une charge très forte contre les traditions, le conformisme et l'hypocrisie sociale, Sion Sono nous dépeint la découverte par une femme de sa sexualité, et sa libération. Excessif, outrancier, alternant les images glauques des bas-fonds du quartier chaud avec des plans à l'esthétique léchée, le film fascine. Et un des personnages louches et manipulateurs de *Koi No Tsumi* rappelle singulièrement, par sa tenue blanche immaculée et son melon noir, l'Alex de *A Clockwork Orange* (UK, 1971) de Stanley Kubrick. Tirée par les cheveux, l'intrigue de *Guilty of Romance* s'empêtre dans citations et références. (Note 3**)

Wasted on the Young, Ben C. Lucas, Australie 2010, 1h37 (Third Kind)

Les adultes sont ailleurs, en voyage, au bout du fil, de l'autre côté des portes ... ailleurs. Tout se joue entre les jeunes, dans leur luxueux lycée, dans la non moins luxueuse demeure de deux frères. Il ne manque ni alcool ni drogue ni musique techno dans les fêtes où s'abrutissent ces jeunes, et où les plus vulnérables sont harcelés par les plus brutaux. Procès de l'hédonisme et de l'immoralité non seulement des jeunes, mais de toute la société. Une dérive dont

certains sont victimes, et dont rares sont ceux qui essaient de la juguler. En fin de compte, on se retrouve avec un exercice de style, des images chocs, un développement pas très clair (une chronologie déconstruite, des inserts elliptiques trop rapides, ou encore insérées dans des plans léchés des constructions scolaires ou privées où se déroule l'action, des images-clés tellement pixellisées qu'elles en sont illisibles, etc.) et le sentiment que Lucas aurait pu faire beaucoup mieux. (Note 2**)

Balada Triste de Trompeta, Alex de la Iglesia, Espagne 2010, 1h47 (Third Kind) (Distribué en Suisse par Xenix Films)

Deux clowns, un paillasse triste et doux et un auguste cruel et colérique, se disputent les faveurs d'une femme incapable de choisir. Sur fond de guerre civile, dérives franquistes et torrents de sang. Mais qui trop embrasse mal étreint, ou qui trop embrasse mal éteint. C'est confus, et si on devait voir dans ce triangle amoureux une métaphore de l'Espagne convoitée par deux camps ennemis, c'est raté. C'est trop gros, trop gore, trop grotesque. On en ressort abasourdi et pas plus intelligent ! (16/16) (Note 2**)

Kommandor Treholt & Ninjatroppen/Norwegian Ninja, Thomas Cappelen Malling, Norvège 2010, 1h17 (Ultra Movies)

En 1984, un diplomate norvégien du nom d'Arne Treholt est condamné pour espionnage. Libéré en 1992, il vit en exil et a toujours clamé son innocence. L'uchronie présentée par T. Cappelen Malling présente Treholt comme le leader d'une unité secrète de ninjas au service du Roi Olav, qu'ils auraient sauvé d'un complot manigancé par l'OTAN. Le film se veut un hommage aux histoires de ninjas, bien sûr, mais aussi aux récits à la James Bond, et à la thématique de la conspiration par excellence. Cela se veut drôle, parodique et ébouriffant, mais j'ai



Bu-dang-geo-rae / The Unjust



Di renjie zhi tongtian diguo / Detective Dee and the Mystery of the Phantom Flame



Carrie Chan (Carrie Ng) aiguisant ses griffes de jade dans **Les Nuits Rouges du Bourreau de Jade**

trouvé bien indigents cet humour de potache et ces ninjas blondasses et enveloppés. Les seules attaques qui m'ont touchée, dans cette comédie d'action, ce sont celles de mes paupières! (Note 1*)

D. THRILLERS :

Bu-dang-geo-rae/The Unjust, Ryou Seung-Wan, Corée du Sud 2010, 1h59 (**New Asia**)

Un tueur d'enfants sévit, le gouvernement coréen (La Maison Bleue) fait pression sur la police pour que le monstre soit pris. C'est ainsi qu'un capitaine "s'arrange" avec un mafieux pour se faire livrer un coupable. Mais c'est compter sans un procureur soudainement las d'obéir au milieu et qui soupçonne l'homme arrêté de ne pas être leur tueur. Dans cette immense machine policière, il n'y a pas de personnage vraiment honnête et propre. Le film est bavard et nous mitraille d'informations auxquelles les sous-titres ne font pas toujours justice. On est donc souvent baladé et même perdu. **The Unjust** n'est pas un film gore, c'est une plongée au sein d'une administration pourrie. Les accords et alliances entre le milieu et la police se font, les plus petits pions sont écrasés par les rouages du système grippé. On arrive pratiquement au bout du film sans savoir si au moins l'un des protagonistes principaux est un "bon", c'est vous dire! (Note 4***)

Di renjie zhi tongtian diguo/Detective Dee and the Mystery of the Phantom Flame, Hark Tsui, Hong-Kong 2010, 2h03 (**Third Kind**)

687 après J.-C. Alors que la Ville de Chang-An se prépare au couronnement de l'impératrice Wu Ze, la seule femme à avoir gouverné la Chine, des notables meurent violemment, consumés par des flammes. Dee, un détective emprisonné pour insolence et trahison, est appelé à la rescousse. Il va percer le mystère de

la flamme qui tue. Dee est une version chinoise de Sherlock Holmes, un observateur et un raisonneur de génie, en excellente forme physique : le film est riche en spectaculaires scènes de combats au poing, pied, sabre ou objet contondant, savamment chorégraphiés. Les effets spéciaux laissent par contre à désirer, même si l'image est le plus souvent d'une beauté éblouissante. Film d'arts martiaux, métaphore politique, thriller et conte fantastique, **Di renjie zhi tongtian diguo/Detective Dee and the Mystery of the Phantom Flame** a des arguments irrésistibles. (Note 3***)

Les Nuits Rouges du Bourreau de Jade, Julien Carbon & Laurent Courtiaud, Hong-Kong 2009, 1h38 (**Ultra Movies**)

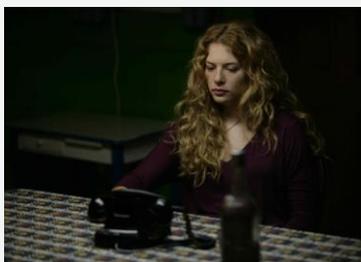
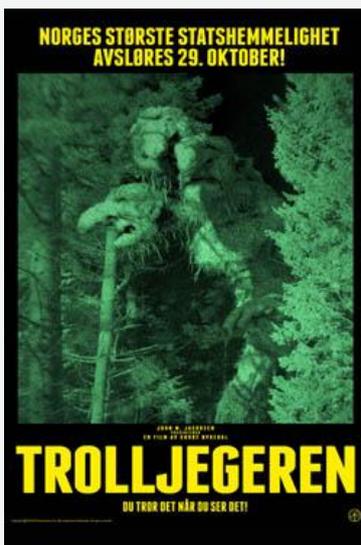
Ce sont deux Français installés à Hong-Kong qui ont signé ce très beau film bâti autour de la très belle actrice Carrie Ng. Il y est question d'un élixir magique qui paralyse tout en décuplant les sensations et provoquant un plaisir extatique suprême, de griffes de jade faites pour caresser jusqu'à l'extase ultime tout en lacérant à mort, et d'un crâne de jade que se disputent deux Françaises, une riche Chinoise et des mafieux taiwanais. Thriller et éléments du fantastique et du récit érotique se mêlent, pour donner un film d'une grande richesse graphique. (Note 3***)

Hwanghae / The Murderer (The Yellow Sea), Hong-Jin Na, Corée du Sud 2010, 2h37 (**Third Kind**)

Une histoire désespérée, sombre et violente, une tragédie dont le héros est un chauffeur de taxi coréen, travailleur immigré en Chine, Gu-nam, qui doit accepter d'aller tuer un homme en Corée du Sud, pour payer ses dettes. Il est aussi à la recherche de sa femme partie sans laisser d'adresse. Le film se compose d'une trépidante chasse à l'homme, entre Chine et Corée, entrecoupée par de sanglants et



Hwanghae / The Murderer



Mary (Rachelle Lefevre) dans **The Caller**

violents affrontements. À mains nues, à l'arme blanche, à l'arme à feu, à un contre des myriades, ça tourbillonne, explose, ce ne sont que poursuites, castagne, carnages. Une surenchère de violence et de gore teintée d'effets comiques, d'humour noir et aussi d'émotion. On est captivé par l'action et par la lutte sans fin du personnage principal. C'est sans doute dû à une mise en scène précise, un rythme soutenu, et un montage haletant. (Note 3***)

E. UNIVERS FANTASTIQUE :

Trolljegeren/Trollhunter, André Ovredal, Norvège 2010, 1h30 (COMPETITION) **Prix H.R. Giger NARCISSE du Meilleur Film, Prix RTS du Public, Méliès d'argent du meilleur long métrage européen**

Faux documentaire (on parle de *mockumentary* ou de *documenteur*) dans la ligne de **The Blair Witch Project** (USA 1999) de Daniel Myrick et Eduardo Sanchez, **Trollhunter**, filmé en caméra video subjective, suit, en Norvège, le chasseur Hans et 3 étudiants en journalisme qui enquêtent sur une étrange série d'attaques par des ours. Alors qu'ils filent Hans, ils découvrent que l'homme n'est pas un braconnier, mais un chasseur de Trolls au service du gouvernement, dont la tâche est de réguler le nombre de cette population légendaire. Dans le prologue du film, on apprend qu'une caméra numérique a été retrouvée et que les images non truquées témoignent de l'existence des Trolls. Le personnage central, le chasseur, est très savoureux dans sa rage d'exercer un foutu métier qu'il estime mal payé, exténuant et risqué. Il n'empêche qu'il fait bien son travail, expliquant à ses jeunes compagnons ce qu'est le Troll et comment on le neutralise. Humour et second degré garantis, le film nous balade parmi les Trolls, les vastes étendues norvégiennes et montre du doigt le gouvernement norvégien qui a à coeur d'occulter

l'existence de ces créatures indésirables. (Note 4****)

The Caller, Matthew Parkhill, Puerto Rico 2011, 1h30 (COMPETITION)

Une jeune femme récemment divorcée s'installe dans un nouvel appartement où elle est bientôt harcelée par les appels téléphoniques d'une inconnue et les visites indésirables de son ex. Elle peut cependant compter sur la gentillesse du vieux concierge et d'un jeune enseignant qui lui fait la cour. On réalise peu à peu que la jeune femme communique avec des êtres morts, elle réussit même à dialoguer par téléphone avec une version plus jeune d'elle-même pour tenter de modifier le passé. Bien des effets sont frelatés, les ressorts du surnaturel un peu difficiles à accepter, et il s'ensuit un thriller pas vraiment achevé. (Note 3***)

Sint/Saint, Dick Maas, Pays-Bas 2010, 1h25 (COMPETITION)

Peut-être vous souvenez-vous de **De Lift/L'Ascenseur** (Pays-Bas 1983) ou encore de **Amsterdamned** (Pays-Bas 1988), du même Dick Maas ? Le revoilà narrant les méfaits d'un évêque sanguinaire, Sinterklaas (Saint Nicolas), qui renaît régulièrement de ses cendres, lorsque le 5 décembre coïncide avec la pleine lune, et revient avec ses hommes terroriser les gens. Le film nous montre l'évêque tombé en disgrâce débarquer à la tête d'une bande de mécréants dans un patelin, comme il a coutume de le faire, aux fins de semer la mort et enlever les enfants, les revendre, ou pis encore. Mais en 1492, il en sera pour ses frais Les villageois ripostent, brûlent son navire et tous ceux à bord. Saint Nicolas carbonisé maudit ses adversaires et annonce qu'il reviendra. Une grande ellipse jusqu'en 1968, où l'évêque maudit décime un 5 décembre de pleine lune toute une famille, à l'exception d'un petit garçon. C'est ce garçon devenu adulte qui, 42 ans plus tard, es-



saiera vainement de mettre en garde la population d'Amsterdam contre le féroce évêque. Poursuites qui ne manquent pas de piquant, le saint damné caracolant sur les toits tandis que la police le traque en voiture, courses haletantes dans les rues d'Amsterdam, images de synthèse époustouflantes, tout est réuni pour bien gâcher le jour de la St-Nicolas, fête païenne comme le 25 décembre, s'il en est ! Sinterklaas poursuit son équipée, semant les cadavres déchiquetés et sanglants, poursuivi par deux hommes bien décidés à l'éliminer. Ce qui nous donne un *slasher* qui suit les règles du genre, mais demeure fort prévisible. (Note 3***)

The Violent Kind, Butcher Brothers, USA 2010, 1h33 (**COMPETITION**) **Prix Mad Movies du film le plus "Mad"**

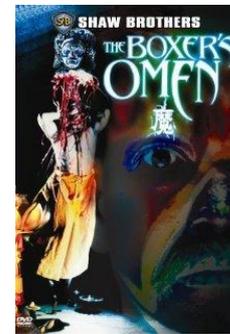
Rencontre de bikers ultra-violents et de rockers encore plus violents, au fond d'une sombre forêt, dans une maison isolée. Les premiers se feront décimer par les deuxièmes, dont on peut supposer qu'ils viennent d'un autre monde, ou qu'ils sont possédés, comme l'une des protagonistes. Des litres de sang sont balancés sur les protagonistes, et le tour qui devait être joué ne l'est pas. On s'ennuie un peu, beaucoup. (Note 2**)

Insidious, James Wan, USA 2010, 1h42 (**COMPETITION**) (Distribué en Suisse par Elite Films) **Prix Titra Film**

Une version de plus du film de maison hantée, certes, mais avec quelques touches originales qui lui confèrent un certain intérêt. La grande maison où emménage la famille est parfaite pour le film : longs couloirs, portes grinçantes, marches d'escaliers qui craquent, objets qui se déplacent, lumières vacillantes, grenier immense rempli de meubles et épaves laissés par les précédents locataires, réduits secrets, tout et plus encore. Le bonheur familial vacille, le fils fait une chute et tombe dans

le coma, le père rentre de plus en plus tard, vite, ils déménagent, fuyant cette maison qui leur veut du mal. Et c'est alors qu'ils se rendent compte que la malédiction les a suivis : ils vont tout savoir du rapport entre l'enveloppe corporelle, le vaisseau, et la dimension astrale. Il faut appeler les chasseurs de fantômes (pas trop compétents, mais rigolos) et LA médium à l'aide. On rit parfois (la médium invoque l'au-delà coiffée d'un masque à gaz), on ne tremble guère, même si on sur-saute : l'adéquation entre la musique (gémissements de violons) et les phénomènes paranormaux y est pour beaucoup. On est surpris à chaque apparition fantomatique (deux petites filles qui feraient penser à celles de **Shining**, une vieille sorcière qui rappelle celle de **Dead Silence**, sans oublier les apparitions d'un diable cornu aux yeux rouges) et on ne s'ennuie jamais. (14/13) (Note 2**)

Mo/The Boxer's Omen, Chih-Hung Kuei, Hong-Kong 1983, 1h45 (**Just a Film**)



Pour venger son frère paralysé à la suite d'un combat de boxe où son adversaire a gagné frauduleusement, Hung se rend en Thaïlande.

Où il apprend qu'il est la réincarnation d'un moine bouddhiste et qu'il a pour mission de combattre les forces du mal pour sauver la momie du moine défunt, la vie de son frère et sa propre peau. Feu d'artifice de mauvais effets spéciaux, multiplication de torrents et jets de matières suspectes aux couleurs criardes, micro- à macro bestioles toutes plus répugnantes les unes que les autres, flots d'entrailles sanguinolentes, dégoûtantes, vomissures, déjections, j'en passe et des pires... C'est survolté et infantile, c'est l'excès



Eva (Tilda Swinton) et Kevin (Jasper Newell) dans *We need to talk about Kevin*



dans le mauvais goût et le gore kitsch. Il a fallu beaucoup de travail pour atteindre ce summum du pire ! (Note 1*)

F. POSSESSION, SATANISME, APOSTASIE, SACRILEGE :

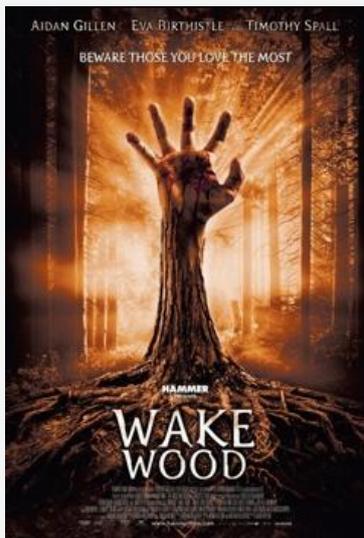
We Need to Talk About Kevin, Lynne Ramsay, Royaume-Uni et Etats-Unis 2011, 1h50 (**Third Kind**) (Distribué en Suisse par Praesens)

Thriller diabolique ou analyse psychologique d'une relation fondamentalement hostile entre un fils, Kevin, et sa mère, Eva ? Dès sa naissance, l'enfant, hermétique, nihiliste, semble s'ingénier à faire du mal à sa mère. Et à cultiver sans réciprocité l'amour aveugle que lui voue son père. La première scène du film est une prise de vue aérienne d'une foule dense (à distance, on croirait leurs corps nus) célébrant la fête de la tomate (La Tomatina), en se vautrant dans des litres de liquide rouge. Eva flotte, le visage radieux, dans la mer rougeâtre. La couleur rouge reviendra la hanter : les murs de sa maison barbouillés de rouge par des voisins malveillants, la masse sanguinolente du hamster dans l'évier, les traces de sang dans l'école. Le film fait des allers et retours entre un présent glauque (Eva, seule, à la recherche de travail, entre deux visites à la prison; Eva se laissant insulter par des furies dans la rue) et un passé dont elle se souvient par bribes désordonnées : sa rencontre avec son mari Franklin, son amour du voyage, la naissance de Kevin, celle de Celia. Eva n'était pas prête pour sa première grossesse, elle a souffert en portant Kevin, en le mettant au monde, et tout de suite, le nourrisson lui a pourri la vie. C'était un bébé qui ne cessait de hurler, mettant les nerfs de sa mère à vif. On la voit stationner avec le landau près de marteaux piqueurs, pour ne plus entendre les cris ! Plus il grandit, plus Kevin est hostile à sa mère et câlin avec son père. Eva est maladroite avec lui,

elle a peur de lui et essaie vainement de l'amadouer. Lorsque naît Celia, la petite soeur, rien ne change. Kevin tient sa mère et sa soeur à distance, et grandit dans son cocon, hostile, distant, méprisant. Puis il découvre l'histoire de Robin des Bois et l'art du tir à l'arc, sport dans lequel il ne tarde pas à exceller (ce sera fatal !). Tilda Swinton en mère incapable d'amour envers son premier-né, et les trois jeunes acteurs qui incarnent Kevin sont absolument parfaits. Plusieurs lectures du film sont possibles et elles sont toutes fascinantes. (Note 4****)

Yulenka, Aleksandr Strizhenov, Fédération de Russie 2009, 1h37 (**From Russia with Screams**)

Un professeur trentenaire accepte un poste dans un lycée de filles et se trouve bientôt confronté aux avances menaçantes d'une élève qui semble régner sur ses camarades. De terribles secrets sont gardés entre les murs de cette école. L'enseignant croit dominer de sa haute taille la situation, ce ne sont pas des fillettes qui pourraient l'inquiéter... Combien il a tort ! Il aurait dû lire quelques livres et voir quelques films sur les enfants maléfiques, comme ***Quién puede matar a un niño ?*** de Narciso Ibanez Serrador (Espagne 1976) dont le titre en pays francophone était "**Los Ninos**" ! Ou encore ***The Omen*** de Richard Donner (UK 1976), ***The Children*** de Tom Shankland (UK 2008), le premier ***Village of the Damned*** de Wolf Rilla (UK 1960) et la version de John Carpenter, ***Village of the Damned*** (USA 1995). La peur n'est pas provoquée par l'obscurité, ou les monstres tapis dans le noir. Non, elle naît de l'incompréhension, de l'incapacité à imaginer que l'enfance est autre chose que le monde de l'innocence. Et on ne voit bientôt plus que la jeune comédienne qui joue Yulenka, gracieuse et fine dans son uniforme et ses socquettes blanches, mais ô combien inquiétante et manipulatrice. L'intrigue de ***Yulenka*** m'a rappelé celle de



Les nonnes enveloppées de la guimpe, du scapulaire et de la robe faits de bandelettes, face à une multiplication de statuette du Christ crucifié dans *Alucarda*

The Stepfather (USA 1987) de Joseph Ruben, dans lequel un homme veut à tout prix être le chef d'une famille parfaite. Quand cette dernière ne répond plus à ses critères d'excellence, il l'élimine et se re-crée ailleurs une autre famille, en épousant une veuve avec enfants. Toutes proportions gardées, la blonde et gracile Yulenska poursuit un même idéal... (Note 4****)

Wake Wood, David Keating, Royaume-Uni 2011, 1h31 (**COMPETITION**) **Prix de la Jeunesse (Lycée Denis-de-Rougemont)**

Dans un village isolé, des parents inconsolables de la mort de leur fillette, tuée par un chien enragé, se voient accorder la possibilité, sous certaines conditions, de passer trois jours avec leur enfant, réanimée grâce à un rite occulte tout puissant. Le cadre rural rassure tout d'abord, la césarienne pratiquée sur un bovin déclenche le frisson de répulsion qui ne fera qu'augmenter par la suite. Parce que pour donner trois jours de résurrection à un mort, il faut malmener les cadavres. Les parents iront très loin dans la transgression, la profanation et l'horreur par amour de cet enfant dont ils ne peuvent accepter la perte. Spectateurs à l'estomac délicat s'abstenir ! (Note 3***)

La Maschera del Demonio, Mario Bava, Italie 1960, 1h27 (**Just a Film**)

La première scène de ce récit gothique en noir-blanc se joue au XVIIe siècle : Moldavie, en 1630, le Tribunal de l'Inquisition condamne au bûcher la Princesse Asa et son amant Igor accusés de vampirisme. La jeune femme maudit ses bourreaux et jure de revenir se venger. Un masque de fer est cloué sur le visage des suppliciés puis les flammes du bûcher les consomment. Deux siècles plus tard, la Princesse pourra assouvir sa vengeance. La belle Barbara Steele (invitée du NIFFF) joue un double rôle, le style expressionniste, les jeux

d'ombre et de lumière, les toiles d'araignée, branches nues, roches brisées servent admirablement le sujet. Sans parler de certains cadrages probablement osés pour l'époque : comme la caméra subjective fixée sur les clous garnissant l'intérieur du masque... Une très belle et très sombre histoire d'amour liée à la mort et la vengeance. (Note 3***)

Alucarda, la Hija de las tinieblas/Alucarda, the Daughter of Darkness, Juan Lopez Moctezuma, Mexique 1978, 1h25 (**Just a Film**)

Alucarda est née des oeuvres de Satan avec une mortelle. La mère meurt en couches, l'enfant grandit dans un couvent. Les forces du mal ne se déchaînent que 18 ans plus tard, lorsqu'Alucarda se lie d'amitié avec une autre orpheline, Justine. Les deux jeunes filles, désormais esclaves de Satan, vont déclencher orgies et bacchanales dans le couvent. Nonnes déchaînées, exorcismes impuissants, nonnes homosexuelles, nonnes transformées en torches vivantes, gitans maléfiques, combat du bien et du mal, crimes de l'obscurantisme et du fanatisme, j'en passe et des pires. L'aspect le plus étrange, c'est la tenue des nonnes : elles sont enveloppées dans des bandelettes blanches (qui leur donnent l'aspect de momies) qui virent progressivement au rouge. Il faut dire que la vidéo pourrie diffusée à Neuchâtel était de tellement mauvaise qualité qu'il est difficile de tirer des conclusions sur l'esthétique du film, sans aucun doute extrêmement travaillée et recherchée : on n'a eu qu'une image pâteuse. (Note 3**)

G. SUPERHEROS :

In See Deeng/Red Eagle, Wisit Sasanatieng, Thaïlande 2010, 2h10 (**New Asia**)

2016. Bangkok vit sous le joug de politiciens corrompus, et la prochaine construction d'une centrale nucléaire affole la population. Soudain apparaît un justicier qui



Frank, alias Super (Rainn Wilson) dans **Super**



Rantarô (Seishiro Kato) dans **Nintama Rantarô**

châtie les méchants, par la manière forte, et signe ses actes d'un aigle rouge. Le film revisite une série à succès des années 1960. Le repaire secret du héros offre un cadre assez original : un hangar géant dans lequel sont entassés des blocs de glace. Le sujet est d'actualité : la menace présente et future du nucléaire, la collusion politique-économie découlant des gigantesques intérêts en jeu. Le milicien du bien est masqué de rouge, les chiens de guerre lancés à ses trousses sont masqués de noir. Action, poursuites, combats, explosions, on n'a jamais le temps de s'ennuyer dans les aventures de ce justicier ultraviolent. (Note 3***)

Super, James Gunn, USA 2010, 1h36 (**Third Kind**)

La femme de Frank l'a quitté pour un séduisant dealer, il n'a plus de travail, il décide d'agir. Pour cela, il lui faudra un costume de super héros (même sans pouvoirs) et se trouver un-e acolyte (et comme il fait équipe avec la délicieuse Ellen Page, le film en devient incontournable). L'idée n'est pas nouvelle (voir **Kick Ass** (USA 2010, Matthew Vaughn), **Defendor** (Canada, USA, UK 2009, Peter Stebbings), **Mystery Men** (USA 1999, Kinka Usher), etc.). Il ne veut pas devenir un super héros pour le bien de l'humanité, mais bien pour se venger et mettre de l'ordre dans SA vie : il punit sauvagement l'insolent qui le double dans une file d'attente, démolit un autre qui n'a même pas rayé une carrosserie de voiture, et c'est désopilant ! Moins drôle et tellement normal est son combat au revolver et aux poings contre les trafiquants de drogue : il est tout à coup doté de force et adresse démultipliées. Le combat devient beaucoup trop légitime. Au final, une comédie noire intelligente et truffée de bons moments. (Note 3***)

Griff the Invisible, Leon Ford, Australie 2010, 1h30 (**COMPETITION**)

Un petit employé de bureau imagine qu'il se transforme la nuit en superhéros, au secours des opprimés. Alors que son frère tente de le ramener sur terre, une jeune femme l'encourage dans ses fantasmes et vient même l'y rejoindre. Les marginaux ont aussi droit au bonheur. Résumé ainsi, cela semble plein de charme et de poésie, en fait c'est cliché, ça tourne en rond, on aurait envie que Griff grandisse afin qu'on puisse passer à autre chose ... (Note 1*)

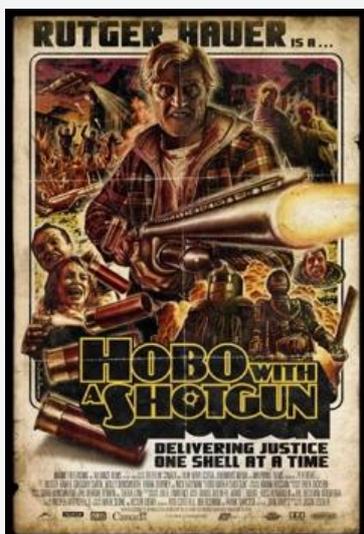
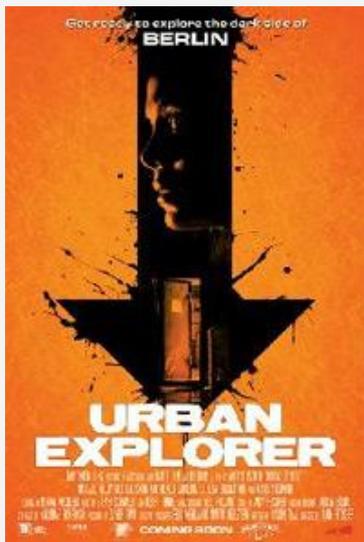
Nintama Rantarô/Ninja Kids!!!, Takashi Miike, Japon 2011, 1h40 (**Ultra Movies**)

Inspiré d'une série d'animation très populaire au Japon, ce film se déroule dans une école de ninjas pour enfants. Le héros est un mignon bigloteux du nom de Rantarô, dont les parents sont de braves paysans. Une partie du film se déroule à l'école, sous la direction de sages précepteurs. La deuxième partie traite d'une compétition avec une école rivale : qui atteindra le premier le sommet d'une montagne et frappera le gong qui s'y trouve ? Les mininjas sont adorables et le film est sans doute tout ce qu'il y a de plus mignon. Une question de goût. (Note 1*)

H. GORE, TRASH, etc :

Herschell Gordon Lewis : the Godfather of Gore, Jimmy Maslon & Frank Henenloter, USA 2010, 1h46 (**Just a Film**)

L'homme est passionnant à écouter, bien articulé, et bourré d'humour. On ne se lasse pas de l'entendre raconter. Le film retrace sa carrière cinématographique qui couvre quatre décennies. Depuis une vingtaine d'années, il s'est spécialisé dans le marketing. Lewis dit haut et fort que son but a toujours été de divertir et de faire de l'argent. Et qu'il y a réussi sans contester. On peut voir dans le documentaire quelques extraits de ses oeuvres d'anthologie, qui lui ont valu le titre de Pape du Gore :



Blood Feast (1963), **The Gore Gore Girls** (1972), etc., mais aussi les films de ses débuts, les nudies-cuties (des films avec beaucoup de jolies filles nues, mais pas de sexe et à peine un zeste d'érotisme) comme **Living Venus** (1961), **The Prime Time** (1960) ou autres **The Adventures of Lucky Pierre** (1961). Un personnage "culte", des films "culte(s?)", sans aucun doute ! Et le spectateur lambda que je suis passe un excellent moment à écouter l'octogénaire parler de sa carrière et de sa conception du film, car il ne se prend absolument pas au sérieux, et est un conteur plein de gouaille. (Note 4****)

Urban Explorer, Andy Fetscher, Allemagne 2011, 1h28 (**COMPETITION**)

Quatre jeunes (une Japonaise, une Française, une Vénézuélienne et un Américain) louent les services d'un jeune Berlinoise pour qu'il les guide dans le labyrinthe des tunnels sous la ville de Berlin. Toujours plus profond, toujours plus sombre, toujours plus humide, la voie n'est pas balisée, et il s'avère que c'est une première expérience pour le guide aussi ! Que ne ferait-on pas pour des sensations extrêmes ? Ce trekking dans les entrailles de Berlin donnera à ce quintette un peu particulier bien pire que le grand frisson qu'ils en attendaient ! Un vrai film d'horreur qui n'est pas sans rappeler **Death Line (Raw Meat)** de Gary Sherman (UK 1973) et rappelle aux gens prudents qu'il vaut mieux rester en surface ! (Note 3***)

Hobo with a Shotgun, Jason Eisener, Canada 2011, 1h26 (**Ultra Movies**)

Une famille de mafieux psychopathes fait régner la terreur dans une petite ville. C'en est trop pour un SDF qui a encore quelques réserves de testotérone et qui va joindre les forces avec une jeune prostituée pour faire le ménage à grands coups de fusil à pompe, mais aussi de tondeuse à gazon !

Autant dire que les instruments charcutent avec vigueur et qu'on assiste à un véritable massacre avec geysers, jets et cascades de chairs et de sang. Les scènes de violence s'enchaînent pour le plus grand plaisir des amateurs du genre. (Note 3***)

Mil Gritos tiene la Noche / Pieces, Juan Piquer Simon, USA 1982, 1h27 (**Carte Blanche à Eli Roth**)

Boston, 1947. Dans la première scène du film, un jeune garçon assemble les pièces d'un puzzle représentant une femme nue. Il se fait invectiver par sa mère, très choquée. Le garçon, mortifié, sort de la pièce, et revient avec un instrument tranchant : dans la scène suivante, il massacre posément la pauvre femme, éclaboussant de sang sa chambre et lui-même. C'est sans doute le meilleur moment de **Mil Gritos tiene la Noche**. Trente ans plus tard, un tueur en série sévit dans un campus de Boston. Il tue des femmes, à la tronçonneuse, et prélève sur chaque cadavre un membre différent. Enquête menée par un détective pas trop malin, une accorte championne de tennis posant comme professeur, et un étudiant futé. En dehors de ça, la routine : les victimes, des femmes uniquement, qui ne se doutent de rien, des fausses alertes, une main tenant une tronçonneuse, un jardinier gras au strabisme inquiétant (Paul L. Smith) qui aime à aiguiser la lame de sa scie mécanique, des litres de sang,... (Note 2**)

Offspring, Andrew Van den Houten, Canada 2009, 1h20 (**Homage to Jack Ketchum**)



Des brutes sanguinaires dont l'aspect, l'habitat, les moeurs et les borborgmes aux intonations germaniques (!) en font

des primitifs de la pire espèce, s'en prennent aux habitants de Dead River dans le Maine. Ils charcutent et étripent à l'envi, se nourrissant sur place (ils sont cannibales) ou faisant des provisions. Depuis des années, ils échappent aux recherches, dans les forêts épaisses à la frontière du Canada et des Etats-Unis. Cette fois-ci ils ont emmené deux femmes, un homme et un bébé. La police patrouille la forêt, et du côté des victimes et de leurs ravisseurs comme du côté des forces de l'ordre, un combat sans merci pour la survie commence. Le plus grand nombre finit très mal. Violent, sanguinolent et macabre. Bon appétit ! (Note 1*)

Driller Killer, Abel Ferrara, USA
1979, 1h36 (**Just a Film**)



Un artiste peintre en mal d'inspiration et couvert de dettes perd peu à peu la raison et se mue en tueur en série. Il opère dans les rues de New York, armé d'une perceuse, et s'en prend avant tout aux clochards. Et entre deux sanglantes équipées, il ne se souvient plus avoir tué. Le tueur est joué par Ferrara en personne. Un peintre qui n'arrive pas à achever un tableau, un peintre hanté par la peur de l'échec, serait-ce cette hantise qui le pousse à détruire ces losers que sont les vagabonds ? C'est construit comme une triste ritournelle, et on se réjouit que ça prenne fin... La perceuse est un instrument grotesque et effrayant, et Ferrara n'a pas besoin de maquillage pour avoir une vraie sale gueule. (Note 1*)

Maniac, William Lustig, USA
1980, 1h27 (**Just a Film**)



Un sadique rôde, la nuit. Il égorge, massacre, abat à bout portant ses victimes, des femmes surtout, qu'il s'applique à

scalper. Frank Zito a été traumatisé par une mère abusive... Durant tout le film, Frank parle et se répond, rejouant des scènes de son enfance, et conversant avec les poupées affublées de restes humains qui pullulent dans son antre. Joe Spinell joue Zito, psychopathe schizophrène, alternant des instants d'apparente totale normalité avec des explosions de folie meurtrière. La police est absente du film, seuls les gros titres rappellent qu'ils n'ont aucune piste. Ce qui renforce le sentiment d'angoisse. Parce que finalement, ce Zito a l'air bien gentil... Il n'est pas marqué "psychopathe" sur son visage un peu vérolé et sa brioche... (Note 1*)

Street Trash, Jim Muro, USA
1987, 1h31 (**Just a Film**)



Lorsqu'il découvre une caisse de "Viper" dans son débit d'alcool, le propriétaire décide de vendre les bouteilles à bas prix aux clochards du coin. Mais ce breuvage réduit en bouillie colorée tous ceux qui en goûtent... Cela donne des images incongrues, peut-être farfelues, surtout répugnantes. Et si on a voulu nous faire rire tout en nous montrant une vision psychédélique des SDF, de l'après-Vietnam ou des méfaits de l'alcool, c'est laborieux et pas gagné ! (Note 1*)

Le NIFFF a également présenté **Melancholia**, une oeuvre magnifique, selon Jacques Mandelbaum (Le Monde, 23.05.2011), dont "l'intrigue et l'iconographie ... sont déterminées par les croyances et les oeuvres anciennes liées à la mélancolie...". Un film pour philosophes et esthètes. Un choix qui prouve une fois de plus, si besoin est, que le NIFFF est multiple et varié, et qu'il vaut le détour.

Le tour d'horizon qui précède s'achève sur des considérations mitigées à propos de films qui ...

que ... mais la proportion de films appréciés dépasse largement le petit nombre d'oeuvres qui ont échappé à mon entendement ! 26 films cotés entre 3 et 5, sur 40 projections, c'est tout de même une excellente moyenne. Rendez-vous est déjà pris pour 2012 !



Pour en savoir plus

Le site du Neuchâtel International Fantastic Film Festival : NIFFF
<http://www.niff.ch/>

Le site de l'European Fantastic Film Festivals Federation : EFFFF
<http://www.melies.org/>

Le site du Magazine spécialisé Fantastique, Horreur, SF
<http://www.mad-movies.com/>

Le meilleur fournisseur suisse de DVD (et CD) (vente):
<http://www.cede.ch/de/film-dvd/partner.cfm?pid=9020>

L'autre meilleur fournisseur suisse de DVD (vente) LE KARLOFF à Lausanne :
<http://www.karloff.ch/>

Les principaux "genres de films" ou "films de genre" :
<http://www.filmsite.org/filmgenres.html>

Site de l'OCCF - Organe cantonal de contrôle des films :
<http://www.filmages.ch/>

[Suzanne Déglon Scholer](#), enseignante, chargée de communication de PromFilm EcoleS, fondatrice de la TRIBU des Jeunes Cinéphiles, juillet 2011 / "Droits d'auteur : Licence Creative Commons":
 <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>